

Le mouton :

Je me souviens qu'un jour, un homme est venu au village. C'était un jour de début d'été. Une de ces journées qui n'en finissent pas. Il s'est installé sur la margelle du puits et a attendu patiemment. Curieux, des hommes se ont approchés. C'est Norbert qui lui a demandé s'il avait besoin de quelque chose. Si, a-t-il répondu, d'un auditoire.

— D'un auditoire ? Lui répondit Norbert...

— Oui. Je suis, voyez-vous, conteur. Un peu vagabond, mais pas voleur. Je vais de village en village, et si on m'accepte, je raconte une histoire, deux, rarement trois. Si elles plaisent, on me nourrit, on me loge, et si elles ne plaisent pas, on me chasse et je déguerpis, comme je suis venu.

— Je comprends. Je vais vous chercher votre auditoire, et aussi un peu de mon cidre pour vous éclaircir la voix.

Et voici Norbert dans le rôle du rabatteur.

Nous étions une bonne cinquantaine, assis autour du puits lorsqu'il commença.

« Dans l'immensité bleue immaculée du ciel infini, un petit mouton s'était perdu. Ses frères n'ont pas donné l'alarme car c'était un petit mouton noir, et les moutons sont comme les hommes. Il avait les yeux couleur des dunes quand le soleil se couche et que les étoiles se lèvent. Il erra longtemps. Le berger, un jeune gars costaud au pied agile (non, ce n'était pas Achille), laissa le troupeau à la garde de ses trois chiens, et partit à sa recherche.

Il se rappelait que ce petit mouton regardait souvent ses cousins qui courraient, libres, dans le ciel. Il était sûr qu'il avait cherché à les rejoindre.

Il était vêtu d'une très élégante houppelande en serge épais, presque neuve, et portait dans sa poche une sorte de grand sac poubelle en plastique, épais lui aussi, eu guise d'imperméable, il

pleut parfois aussi dans le ciel, et un vieux canif bien aiguisé. Il avait à sa main son bâton de pâtre à crosse recourbée bien polie par le temps et l'usage.

Sa quête dura longtemps. Très longtemps. Trop longtemps. Un éternité. Il cherchait toujours et encore, sans relâche, le petit mouton noir, et il ne s'apercevait pas du temps qui, inexorablement, s'écoulait, comme toujours, presque à son insu ; C'est qu'on est seul, là haut. Si seul ! Et c'est grand. Si grand !

Pendant ce temps, le petit mouton noir, qui grandissait, cherchait lui aussi désespérément son troupeau, son berger, et même les chiens, ces fils de loups, dont il avait si peur, mais il ne rencontrait rien. Il bêlait, mais nul ne l'entendait, le ciel étant trop grand...

Alors que le mouton noir continuait à s'égarer, le berger, lui, commençait à se perdre, et à en prendre conscience. Il regrettait son petit coin de ciel bleu sous lequel il faisait paître son troupeau qu'il rentrait parfois, la nuit, pas toutes, dans la bergerie, le feu qu'il faisait à son seuil pour s'y réchauffer, et tout ce qui faisait le charme de sa vie et dont il n'était alors pas conscient. Il revoyait sa baie et la trouvait tellement belle. Elle lui semblait alors être un couverture de velours. Tout berger qu'il était, il n'en était pas moins homme, et les hommes n'ont réelle conscience de leur bonheur que quand ils l'ont perdu.

Un jour pourtant, le berger retrouva le petit mouton noir aux yeux couleur de dune. Mais il ne le reconnut pas. Le mouton avait blanchi sous les ans. Il était devenu un mouton si blanc que cela en était à peine croyable. Et ses yeux, si clairs, s'était assombris. Si assombris qu'ils en étaient devenus noirs. Noirs, et aveugles. Le petit mouton noir aux yeux clairs était devenu un vieux mouton blanc aux yeux sombres et inutiles! Le mouton ne vit pas le berger. L'eut-il vu qu'il ne l'aurait pas non plus reconnu tant celui-ci avait, lui aussi, vieilli et blanchi, tant sa houppelande était trouée et râpée. Il n'avait plus sa crosse qui s'était, il y a long de temps, cassée, et qu'il s'était juré de ne remplacer qu'une fois le petit mouton noir retrouvé.

Le berger passa sans s'en approcher, presque sans un regard, un

berger consciencieux ne s'intéressant vraiment qu'aux bêtes de son troupeau. Il passa son chemin et le vieux mouton blanc resta figé, n'osa pas bouger du fait de sa cécité, comme cloué sur place.

Les autres moutons du troupeau s'étaient habitués à l'absence de leur berger et à la présence d'un seul chien car deux étaient déjà morts de vieillesse. Ils avaient, eux aussi, vieilli. Ils étaient, eux aussi, devenus blancs et aveugles. Ils n'osaient plus se déplacer, aller, comme avant, à leur guise. Et un jour, ils se sont éteints. Depuis, ils errent, là haut, dans le ciel, au gré du vent qui les amène ça et là, à la recherche de moutons blancs, parfois en troupeau, parfois isolés.

Quand au berger, quand il eut enfin compris que sa quête était vaine et qu'il ne retrouverait ni le petit mouton noir, ni son troupeau, il se mit en quête, en guise de nouvelle bergerie, d'une étoile. Il a mis du temps à l'atteindre. Mais il y est arrivé. Il s'est installé dans son étoile, s'y est allongé, et n'en est plus sorti. »

Nous étions tous conquis. Il n'eut que l'embarras du choix pour se loger et se sustenter. Chacun le voulait chez-lui. Mais il demanda à qui était la bergerie abandonnée qu'il avait vu en bout de village. C'était un bien communal. Il y passa deux nuits, nous gratifiant de plusieurs contes. Puis, tôt matin, il reprit sa route. Il nous a dit qu'il reviendrait. C'était il y a longtemps. Il a dû, lui aussi, s'égarer... ou retrouver le berger, et le mouton.